

Jean-François Chabas

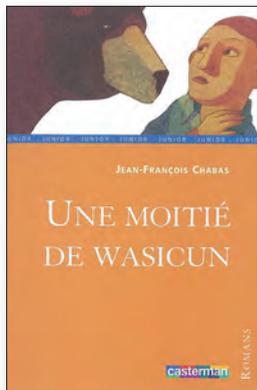
Personnages en quête d'humanité...

PAR COLETTE BROUTIN

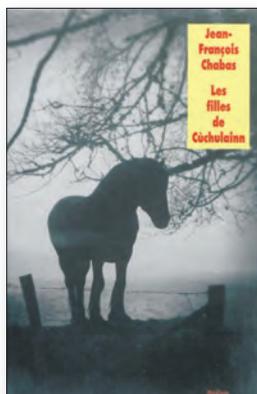


↑
Jean François Chabas
© François Bourru.

Colette Broutin
 Professeur de Lettres
 en retraite et membre
 du comité de lecture critique
 de la revue *Lecture Jeune*.



Un moraliste qui, quel que soit le genre, ne sous-estime pas ses lecteurs.



www

Retrouvez sur notre site
 la bibliographie complète
 de Jean-François Chabas
<http://lajoieparleslivres.bnf.fr>

Œuvre de Jean-François Chabas est considérable : plus de soixante titres publiés en à peine vingt ans, par L'École des loisirs, Castorman, Hachette Jeunesse et Thierry Magnier. Certains d'entre eux ont été couronnés de nombreux prix ou sélectionnés pour les listes de référence par le ministère de l'Éducation nationale. Il est donc un écrivain « pour la jeunesse » reconnu, exception faite de deux romans pour adultes publiés chez Calmann-Lévy, *Les Violettes* et *Les Ivresses*.

Dans une première approche de cette production, on constate qu'il s'exprime dans presque tous les genres sauf le théâtre et la poésie. Et il est aussi à l'aise dans le conte, la fable, le récit fantastique, le récit d'aventure que dans le roman social et réaliste.

Eclectisme, dispersion ou variations sur des gammes identifiables ? Entre son premier livre publié en 1995, *Une moitié de wasicun* et le dernier, *Les Filles de Cùchulainn*, en mars 2013, l'analyse des thèmes, des personnages, des figures récurrentes et du langage permet de dégager des lignes de force, des constantes qui traversent les genres. On identifie les valeurs qui les inspirent, leur portée morale, quel que soit l'âge des lecteurs ciblés par les éditeurs.

DES RÉCITS EN TOUS GENRES

Si l'on inverse les termes de la réflexion formulée par le narrateur dans *Vieille gueule de papaye* qui reproche aux adultes de « transformer les rêves épiques [des enfants] en plates péripéties du quotidien », on peut sans doute résumer le projet de J.-F. Chabas. En effet, son œuvre se lit, dans toute sa diversité, comme le pouvoir de transformer les plates péripéties du quotidien en rêves épiques, contes, fables, romans d'aventures, ou récits réalistes à portée morale.

Ses romans d'aventures, comme les récits réalistes, ont en commun leurs références historiques et géographiques. Inspiré par son expérience ou par sa passion pour certains territoires, l'auteur privilégie souvent l'exotisme (déserts glacés du grand nord canadien, sables brûlants de Namibie, plages d'Australie) et des pays à identité forte - l'Irlande, le Pays basque, le nord de l'Écosse, la Nouvelle-Calédonie, l'Équateur. Dans les premiers, les rebondissements de l'action se succèdent et les héros viennent à bout des pires dangers alors que dans les romans réalistes, la dimension sociale et politique s'affirme, ainsi que le ton dramatique.

Quête du bonheur et du sens de la vie imprègnent ses contes et fables, qu'ils soient destinés à de jeunes enfants ou qu'ils s'adressent à des lecteurs plus âgés.

UN ÉCRIVAIN ENGAGÉ, ALLERGIQUE AU POLITIQUEMENT CORRECT

Quels que soient les genres, en tout cas, l'auteur prend parti, exprime une morale. Quand Chabas inscrit ses personnages dans des sociétés matérialistes, c'est pour dénoncer leurs tares. Non seulement elles ne proposent pas aux enfants des valeurs positives pour se construire, mais elles les avilissent, les humilient, les détruisent. C'est un monde où la consommation de masse sert à décerveler (*Les Cinq bonheurs de la chauve-souris*). Quel avenir pour des



sociétés qui dévorent leurs propres enfants, les enferment dans des cités perverses, les anéantissent par des guerres ignobles, détruisent la Nature, des sociétés dont les institutions ne protègent pas les hommes contre la violence?

DÉNONCIATION DE L'ABJECTION DE LA GUERRE

Waldo, dont la fille a été blessée en Irak, tient des propos catégoriques : « Présenter la guerre comme un jeu ou une façon d'affirmer sa dignité est une immonde escroquerie morale dont les enfants seraient les premières victimes ». « J'ai haï la politique des États-Unis et son armée, et les militaires, comme je me serais cru incapable de haïr. » (*Les Mille ruses du renard volant*).

Dans *La Terre de l'impiété*, deux hommes âgés, liés par une amitié indéfectible, forgée pendant la guerre d'Algérie, vivent isolés quelque part dans une montagne française. Ils ont tous deux combattu, l'un, Philippe de Sainties, comme officier de l'armée française, l'autre Abdelhamid, comme harki. La guerre et ses atrocités, les trahisons politiques, ont fait d'eux des êtres meurtris, ayant perdu foi et confiance en l'homme.

Le message est identique dans le roman de science-fiction *La Guerre des plaines bleues*. Le narrateur Van Dyck a cessé de croire tant il a vu d'horreurs sur les champs de bataille. Et il dénonce le « mariage éternel de la lame et de l'encens ».

Sur un ton humoristique, la sorcière Ingrid, dans *Les Sorcières de Skellef-testad*, affirme la même chose. Les militaires sont tous des imbéciles. Elle dit de son fils, Marmaduke, né de sa liaison avec un militaire, que c'est « une andouille archétypale. Le chromosome martial ».

DÉNONCIATION DES DÉFAILLANCES INSTITUTIONNELLES : POLICE, JUSTICE, ÉDUCATION, SANTÉ, ÉGLISES

Nulle protection à attendre des institutions dont il faut plutôt se méfier. Ainsi la justice dans *Les Cinq bonheurs de la chauve-souris* est-elle clairement attaquée : « Sept mois pour un viol ». Autant dire un encouragement à recommencer, d'autant que les victimes sont « soumises à d'interminables et humiliants interrogatoires pendant le procès, comme si, en définitive, elles étaient autant coupables que celui qui les avait forcées ». Dans *La Charme*, le narrateur Jo reconnaît ses torts, mais pour autant, dans la cité, on préfère régler ses comptes entre soi : « On a besoin de la police. En même temps, y a des fumiers partout, même chez les kisdés ». L'auteur dénonce toutes les formes d'enfermement : prison, internat, orphelinat, institution psychiatrique. Dans *Les Mille ruses du renard volant*, les médecins utilisent les tranquillisants pour leur confort personnel. Dans les prisons et les orphelinats, on se trouve plus en danger qu'à l'extérieur car il s'y concentre toutes les formes de violence, y compris celle des cadres, pourtant censés faire régner l'ordre et protéger les internés. Dans *J'irai au pays des licornes*, le héros, un garçon de douze ans, orphelin, placé dans un foyer d'Etat, crève un œil à celui qui tente de le violer. Il en est sévèrement puni, car le directeur de l'établissement couvre ces violences.

PLAIDOYER POUR LA PROTECTION DE LA NATURE

Les héros ne sont jamais aussi heureux qu'en liberté, au cœur d'une nature belle et sauvage. La quasi totalité des récits, avec plus ou moins d'intensité et de multiples variantes, décline ce vibrant engagement pour la sauvegarde de la planète. Quelques exemples : *Les Voyages d'Ino* qui croise voyages maritimes initiatiques, engagement écologique et passion pour les dauphins, *Je suis la fille du voleur* où le père et sa fille partagent l'amour d'une montagne authentique à laquelle on se confronte à l'aide de sa seule force physique et morale, loin des usines à touristes qui la défigurent.

DES PERSONNAGES FORTS MAIS MEURTRIS

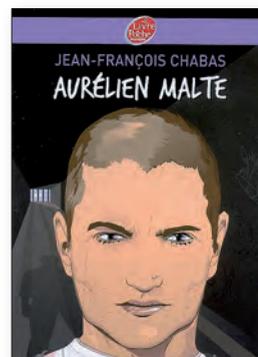
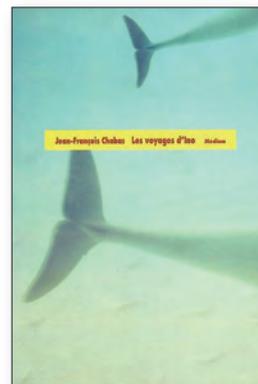
Les héros sont des enfants ou des adolescents, filles ou garçons, en majorité de milieux sociaux pauvres ou modestes. De nombreux récits sont construits à partir d'un traumatisme initial. La mort brutale des parents, ou de l'un d'entre eux, détruit la cellule familiale protectrice et aimante : par exemple dans *Circé* ou *J'irai au pays des licornes*. La configuration est d'ailleurs identique dans les romans pour adultes. Ces orphelins doivent se battre pour survivre, fuir ceux qui les maltraitent, préserver leur liberté. Le récit à la première personne adopte la chronologie des événements ou, par retour en arrière, restitue la jeunesse du narrateur : âgé, il évoque son parcours initiatique, ses rencontres, les obstacles qu'il a dû surmonter. Ce choix narratif permet l'identification du lecteur, sensibilisé aux réflexions personnelles, à la portée générale et morale. C'est donc majoritairement par leurs discours et leurs actes qu'ils existent car peu d'indices permettent d'en cerner le portrait physique, même s'ils sont croqués par des détails signifiants : silhouette, couleur des iris, des cheveux, de la peau : « Une sorte de manche à balai, ou plutôt non : un balai entier, posé sur son manche, avec un paquet de cheveux jaunes, tout en haut », Linus, le marin hollandais, dans *Les Voyages d'Ino*. Qu'ils soient fille ou garçon, ils possèdent les mêmes qualités humaines et des caractères bien trempés. Ils sont énergiques et sortent plus forts des épreuves. Leur devise pourrait être : « On n'a pas perdu tant qu'on n'est pas mort ».

DES FIGURES FÉMININES FORTES ET COMBATIVES

Elles sont extrêmement nombreuses - de l'arrière-grand-mère à la petite fille en passant par la mère, la grande sœur, la femme aimée - mais partagent toutes une détermination et une force de caractère exceptionnelles. « Les qualités viriles, courage, ténacité, endurance, je les ai plus souvent rencontrées chez les femmes que chez les hommes » (*Aurélien Malte*).

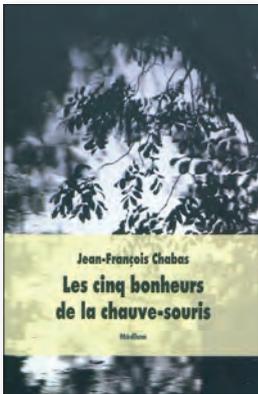
« Les hommes, c'est du courage de surface, un peu de la frime si on veut, un vernis de courage. Les femmes, ça serait comme un courage intérieur, moins visible mais beaucoup plus fort » (*Journal de Mac Lir*).

Ainsi cette mère portugaise, malade, mais qui sait maintenir autour d'elle une famille soudée, aimante et généreuse, dans *La Charme*, alors que toutes les règles sociales s'effondrent dans la cité. Ce sont souvent les femmes qui transmettent les valeurs permettant aux enfants de construire leur amour de la Nature sauvage (*L'Esprit des glaces*), leur goût pour la littérature, les arts,



« L'esprit guerrier n'est pas une affaire de sexe ».

Perce-neige et les démons



la culture (*Saïa*). Mais elles peuvent aussi, plus rarement, être défaillantes, faire preuve de lâcheté, d'égoïsme. Dans *Aurélien Malte*, sa mère, une femme battue, l'abandonne à la maltraitance du beau-père et l'accable en l'accusant de meurtre prémédité. Dans *Je suis la fille du voleur*, la mère abandonne sa fille et quitte aussi son mari.

LA SOLIDARITÉ REND PLUS FORT

Les héros ne sont pas toujours seuls. Ils fonctionnent en fratrie, en couple, les aînés aidant les cadets ou l'inverse (*La Deuxième naissance de Keïta Telli*). Les liens intergénérationnels, le souvenir de parents aimants et idéalisés, ou le témoignage des grands-parents leur servent de modèles de référence. Dans *Les Secrets de Faith Green*, Mickey découvre une aïeule dont la vie mouvementée est beaucoup plus fascinante que celle de ses parents : elle a dû affronter des bandits et faire preuve d'un courage exceptionnel pour survivre. Dès lors se tisse, entre eux, une forte complicité, sans effusion sentimentale. Même configuration dans *L'Esprit des glaces* où les valeurs sont un héritage de la grand-mère Nnutak.

DES FIGURES PROTECTRICES, SALVATRICES : DES SENTINELLES

Outre les parents ou grands-parents morts, mais qui ont eu le temps de transmettre des valeurs positives, les récits recèlent des figures que l'on pourrait qualifier de « sentinelles » protectrices en actes ou en paroles. Ce sont des personnages qui veillent à distance.

Dans *Les Cinq bonheurs de la chauve-souris* l'homme-pierre, un colosse marginal, sauve les sœurs, emportées par l'eau glacée de la rivière, de la noyade. Dans *La Terre de l'impiété*, le harki suit, à la jumelle, la progression de la fillette dans la montagne et la sauve d'une chute mortelle. Dans les romans d'aventures pour jeunes lecteurs, il s'agit surtout d'élucider des mystères et d'aider les autres, en faisant preuve de courage et de persévérance (*Une moitié de wasicun*, *Vieille gueule de papaye*, *Des crocodiles au paradis*, *Ba*, *Nisrine et Lucifer*). Alors que dans les récits réalistes, au ton plus dramatique, les personnages survivent en échappant à la violence. Tous réagissent contre l'injustice, des contraintes qu'ils jugent insupportables. Que la maltraitance soit nichée au cœur même de la famille recomposée – Aurélien Malte battu par son beau-père, Lou, violée par son beau-père dans *Les Cinq bonheurs de la chauve-souris*, mais protégée par sa sœur Salomé – ou qu'elle soit perpétrée par des adultes sadiques qui exploitent les enfants sans papiers (*Les Frontières*).

Pour vivre libres il leur faut apprendre à se défendre, à dominer la peur, « cette petite prison intérieure », tout en préservant leur intégrité physique et morale.

UNE VIOLENCE SALUTAIRE ?

Les situations dangereuses légitiment l'usage de la violence et les personnages sont souvent contraints de l'utiliser pour se protéger ou protéger leur famille, leurs amis. Les exemples sont très nombreux : le père dans *Le Porteur de pierres* ; la mère dans *Les Hermines*, Pavlo dans *J'irai au pays des licornes*.

Pour Aurélien Malte, c'est un moyen de se construire en échappant à la maltraitance du beau-père. Il trouve sa place dans une société qui l'exclut, en exerçant des emplois de videur, de gardien de nuit et il sauve sa peau dans la rue et en prison : « Désormais, je l'avais décidé, c'est moi qui ferais peur ». Mais ce n'est en aucun cas glorieux : « Je vidais ma rage en frappant, puis en levant la tête vers le ciel, pour hurler comme un animal ». Il regrette de ne pas avoir pratiqué la boxe thaïe ou un art martial, comme une sorte d'exutoire rituel. Il ne cherche pas à en faire un instrument de domination sur les autres : « Je ne suis pas un prophète ».

C'est le personnage de Rutger Dijk, dans *La Boîte du grand accomplissement*, qui réalise ce projet. Il raconte sa vie, alors qu'il a dépassé la cinquantaine. Orphelin à six ans, il découvre en Gerrit Haasse, le directeur de l'orphelinat, une image paternelle qui oriente son destin. Il veut devenir, comme lui, un boxeur. Cette recherche de l'excellence dans les sports de combat s'accompagne de rencontres dangereuses et d'amitiés exceptionnelles. Il se perfectionne auprès de maîtres exigeants (Joseph Asbali, Sawai sensei) dont il retient qu'il faut être capable de conjuguer sauvagerie, réflexion et générosité. Il n'hésite pas à se mettre en danger pour dominer sa peur dans des pratiques extrêmes bannies des salles de cours (boxe, judo, karaté, tai ki ken, kyokus-hinkai). Mais, curieusement, c'est comme traducteur, au Japon, qu'il trouve la paix auprès de son épouse.

L'AMOUR : FUSION SPIRITUELLE, PULSION ANIMALE ?

Toujours présent, l'amour soude les générations, les fratries, unit l'homme à la nature. C'est à la fois un sentiment fondateur et une pulsion inhérente à l'être humain. « Tomber amoureux pour la première fois, ce n'est pas rien. Je ne parle pas de cette sensation ridicule mêlée au désir, de cafouillage crapoteux. Le vrai amour », déclare Nnutak à son petit-fils à propos de son amour pour la Nature sauvage et glacée (*L'Esprit des glaces*).

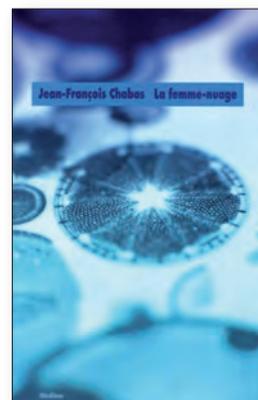
Des personnages incarnent ces deux pôles de l'amour où « le désir de plaire est peut-être une des premières manifestations de la joie de vivre » (*Les Mille ruses du renard volant*). Tantôt la sexualité est considérée comme une manifestation de la nature : « Salomé connaissait les appétits, les pulsions, elle ne les jugeait pas dégoûtants ». (*Les Cinq bonheurs de la chauve-souris*) tantôt, l'amour est pure spiritualité et vit, dégagé des contingences matérielles (*La Femme-nuage*).

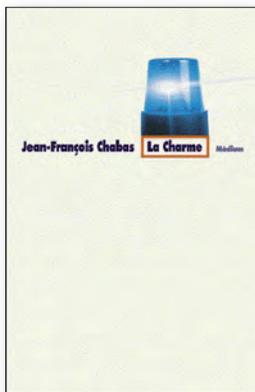
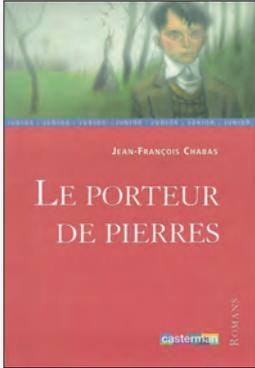
Le couple parental, souvent mort, est idéalisé, soudé, par un amour fusionnel parfait dans le souvenir des enfants : par exemple dans *Les Secrets de Faith Green*, *Aurélien Malte*, *J'irai au pays des licornes*, *Le Journal de Mac Lir*.

La rencontre amoureuse n'a rien de romantique. La plupart du temps, elle s'apparente à une conquête soudaine, un affrontement brutal. Dans *Les Mille ruses du renard volant*, Waldo dit de Dorothy : « Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre à notre première rencontre, comme on se cogne contre quelqu'un au coin d'un immeuble ». Dans *Les Voyages d'Ino*, le père suit la belle dans la lande pour lui tendre une embuscade : « Il l'avait attrapée par les oreilles et embrassée sur les lèvres ». Veuf à la naissance de son fils, il voue, dès lors, une véritable dévotion à sa femme.

**Il est beaucoup plus difficile
De n'avoir personne
à aimer
Que de n'être aimé
de personne.**

Circé





Les femmes ne sont-elles pas un peu sorcières pour provoquer de tels sentiments qui résistent à l'usure du temps ? Dans *Les Voyages d'Ivo*, Ian évoque les obstacles redoutables que sont « les habitudes et la lassitude. Il faut quelque sortilège pour combattre le temps ». Mais un couple qui s'est aimé passionnément peut se haïr violemment et se déchirer dans le divorce (*Les Mille ruses du renard volant*).

Le désir sexuel est inhérent à la nature humaine, mais l'auteur met clairement en garde ses lecteurs contre des relations précoces dépourvues de sentiments. L'expérience sexuelle de Samuel Rouget, dans *Circé*, est un véritable traumatisme. Le jeune adolescent, inexpérimenté, a cru qu'il s'agissait d'amour et souffrira toute sa vie de l'abandon de la belle Diane. Aurélien Malte, tombé amoureux de sa visiteuse en prison, ne lui avoue pas ses sentiments, mais les transcrit dans ses lettres jamais transmises. À propos de ses relations avec les filles : « Elles sont dures. Il y avait parfois le plaisir physique mais quand il n'y a que ça, quand ce n'est pas accompagné d'une certaine douceur même le plaisir est écœurant ».

Les filles que séduit Seamus dans *Le Porteur de pierres* aiment qu'il en soit resté à l'âge des amours enfantines, mais c'est l'absence de relations sexuelles qui explique la rupture de leurs relations. C'est sa force innocente qui les séduit : « Quelle femme ne serait pas heureuse que, pour elle, on soulève des montagnes ? »

Le véritable amour, né d'un coup de foudre, n'est pas toujours réciproque, mais il génère un total don de soi à l'être aimé, transcende les obstacles, permet de se reconstruire et donne sens à la vie ou à la mort. Dans *La Charme*, Tsen, quinze ans, est tombé amoureux d'une femme beaucoup plus âgée que lui, Nieves Veraguas. Depuis la mort de son mari, qu'elle adorait, elle se drogue. « L'amour quand ça s'y met vraiment, la Tornade blanche à côté, c'est un pet de caniche ». L'adolescent voue sa vie à cette femme et finit par la sauver.

LA DIMENSION SPIRITUELLE DES PERSONNAGES, LEUR « COLONNE VERTÉBRALE », LEUR VÉRITÉ PROFONDE ?

Ses personnages ne se réduisent pas à leur existence matérialiste. Ils sont en quête d'un ailleurs pour échapper aux souffrances terrestres. S'ils ne croient plus en Dieu, qui les abandonne aux pires tourments, ils croient au Diable qui se manifeste concrètement dans ses œuvres. Les figures du Mal sont innombrables et c'est avec des accents prophétiques que Le Dévorateur, « sorte de Léviathan – peu importe le nom donné par les religions – celui qui perdure, vengeur, au sein de la planète Terre », rugit ses menaces : « Au moment que j'aurai choisi, je surgirai ruisselant des abysses pour accomplir mon caprice. J'avalerais un océan pour éteindre ma soif immense. Puis, plein d'une impatience nourrie durant des siècles, j'irai cueillir mon humaine moisson ». Ce Dévorateur est-il l'incarnation de l'auteur, de ses combats rageurs contre le Mal, sous toutes ses formes ?

Il n'est rien de pire que ceux qui ont le pouvoir d'opprimer, d'humilier, de tuer et l'exercent en toute conscience. On a vu d'ailleurs plus haut comment J.F. Chabas dénonce la trahison des élites, des chefs, des institutions.

Dès lors, les personnages s'interrogent sur l'existence d'un dieu qui abandonne ses créatures et accable les innocents. La déclaration de Samuel Rouget dans *Circé*, résume parfaitement la question : « Je ne sais pas s'il existe un dieu. Ce que je peux dire c'est qu'il n'est pas donné à tout le monde d'y croire ». Certains sont habités d'une foi, simple et pure, mais qui ne les protège pas contre le Mal. Elle leur donne la force de continuer à vivre en espérant un monde meilleur après la mort. Ainsi le grand-père d'Aurélien Malte avait-il une foi tranquille : « Dieu lui avait donné le don de sourcier, un petit-fils qu'il chérissait, un paysage qui l'avait sculpté et Dieu lui rendrait ses amis et son fils. C'était simple, c'était naturel, c'était pur ».

D'un point de vue littéraire, à propos de son livre, *Prières*, J.F. Chabas déclare que « ce n'est pas l'aspect religieux des prières des personnages qui l'intéresse mais la possibilité d'exprimer ce qu'ils ont de plus profond, de plus authentique ». On ne ment pas à dieu ! Dolores, la misérable paysanne mexicaine, a cette foi des âmes bonnes que ses doutes ne peuvent détruire : « Et si, après la mort, il n'y avait rien ? Et si notre foi servait surtout à nous empêcher de nous rebeller ? ». Mais la foi peut aussi conduire au fanatisme et les églises justifier les massacres. En témoigne le fils de Dolores, devenu prêtre qui insulte sa mère, et Amine, le jeune libanais maronite, tireur d'élite des Phalanges.

C'est donc à chacun de trouver, au plus profond de lui-même, son authenticité, sa vérité. « Sa force morale on doit la trouver en soi » (*J'irai au pays des licornes*). « Personne ne peut diriger la conscience d'une autre personne. C'est ce que nous avons de plus privé et de plus précieux. Notre conscience nous appartient » (*Prières*). « Écoutez votre petite voix qui vous dit, c'est bien, c'est mal » (*Les Ivresses*).

LA CULTURE, UN RECOURS CONTRE LA BARBARIE ?

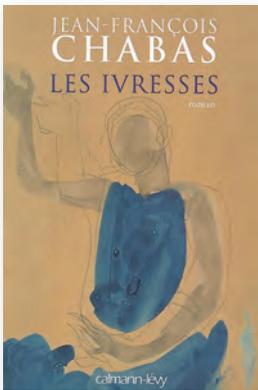
De nombreux personnages trouvent dans la lecture un moyen d'échapper à leur condition d'opprimés. Souvent, ce goût leur a été transmis par leur mère et c'est dans les moments de grande détresse ou quand ils sont privés de liberté qu'ils puisent dans les livres la force de continuer à vivre. Mais ils se méfient des institutions dont le rôle est, pourtant, de transmettre les connaissances et de donner le goût de la lecture. Pavlov, qui vit dans la rue, entre dans une bibliothèque, mais se sauve dès qu'une femme lui parle et lui explique comment il peut emprunter des livres (*J'irai au pays des licornes*). L'école et ses enseignants sont plus souvent évoqués comme des lieux de contrainte, rébarbatifs, qui empêchent de tisser des relations de confiance. Des intermédiaires intelligents et chaleureux, capables de susciter l'amour, permettent aux personnages de développer ce goût. Aurélien Malte, qui purge une peine de quatorze ans pour le meurtre de son beau-père, écrit à sa visiteuse : « J'ai besoin de beauté physique et morale, de rêves, de peintures ». Il lit, Camus, Lee Miller, Steinbeck, se cultive, se reconstruit ainsi, en échappant au désespoir.

Alors que Salomé et sa sœur tentent de survivre, cachées dans une cabane, dans le plus profond dénuement, le regard que la jeune fille porte sur la nature est un regard d'artiste : « Les fûts de certains arbres sur la berge étaient noir d'encre, tranchant si bien sur le blanc de la neige, qu'ils dessi-

« Les humains sont assez imaginatifs, eux-mêmes, en matière de nocivité. C'est impressionnant ce qu'ils peuvent accomplir sans le secours de la moindre magie ».

Les Sœurs Swedenborg





naient une sorte de calligraphie orientale ; un langage que Salomé ne comprenait pas, mais qu'elle appréciait, comme on se réjouit des belles sonorités d'une langue inconnue » (*Les Cinq bonheurs de la chauve-souris*).

LA NATURE, DIVINITÉ SUPRÊME, SALVATRICE OU PIÈGE MORTEL ?

La Nature n'est ni bonne ni mauvaise mais c'est une puissance divine dont nous sommes issus, comme toute la création. Elle est dénommée « la Maîtresse » dans *Le Farfadet*. C'est un milieu sauvage, d'une force et d'une beauté extrêmes, qui peut détruire ou protéger. On peut s'y réfugier pour échapper au Mal, ou l'affronter passionnément pour accomplir son destin. C'est ce que font un grand nombre de personnages. Dans la toundra de *L'Esprit des glaces*, Constantin et sa grand-mère sont « des insectes au mitan de la démesure ». Le garçon est saisi d'une « stupeur sacrée, celle qu'avaient dû éprouver les hommes des temps anciens », quand il découvre l'aurore boréale. La même admiration, sidération, la même passion devant la montagne, les forêts, les déserts, les volcans, l'océan, les rivières. L'homme, en vivant dans ces milieux extrêmes, prend la mesure de ce qu'il est vraiment, loin des artifices de la ville. Les catastrophes naturelles peuvent être aussi destructrices qu'un pipe-line crevé, comme dans *La Reine des heures*.

Pendant, certains hommes, comme l'auteur, nourrissent une telle passion pour la montagne qu'ils éprouvent le besoin de s'y mesurer, quitte à risquer leur vie. La préface de *L'Ogre blanc* éclaire le goût de J.F. Chabas pour ces sommets dans la mesure où son ascension constitue un défi, une prise de risques mortels. Dans *Je suis la fille du voleur*, Dora dit de son père : « Il aime que la nature commande ».

Mais la Nature est aussi un refuge et une protection contre la violence humaine. C'est dans un très vieux chalet en bois, sans confort, isolé dans la forêt, que le narrateur des *Ivresses* vient soigner son désespoir après le massacre de ses parents. Et c'est aussi dans le Grand-Nord glacé que le père de Nnutak, revenu fou de la Seconde Guerre mondiale, choisit de rester. « Notre nature l'a pris, elle l'a bercé ainsi qu'on berce un enfant. Elle a guéri mon père ».

LES FONCTIONS DE LA FIGURE ANIMALE

Les relations entre l'homme et l'animal sont au cœur de la quasi-totalité des récits. J.F. Chabas puise largement dans les croyances ancestrales des sociétés indigènes, chez lesquelles des liens magiques unissent l'homme et les animaux sauvages. Dans *La Terre aux mille lacs*, le trappeur Conrad, lancé dans la traque du grand bison blanc, est sauvé de la mort par l'animal. Il cesse de tuer et fonde une famille. Certains personnages ont hérité de pouvoirs thérapeutiques transmis par leurs grands-parents d'origine indienne et les bêtes sauvages les épargnent : l'ours dans *Une moitié de wasicun*. L'animal sauvage est une incarnation divine, tel le Corbeau : « Les Amérindiens ont toujours eu un immense respect pour les corbeaux. Chez certaines de leurs nations, cet oiseau est tout simplement l'incarnation du dieu créateur ». Aussi Waldo, le père de Lillian, n'est-il pas étonné que l'oiseau transmette sa joie de vivre à sa fille gravement blessée lors de la guerre en Irak et ayant perdu une grande

partie de ses facultés mentales. Dans *Sortilège*, c'est l'amour entre le garçon et sa chienne qui lui permet de vaincre le cancer. La vitalité de la bête se transmet au malade.

Certains animaux, à la longévité extraordinaire, sont considérés comme sages par les peuples indigènes et la contemplation de la tortue géante dans *La Reine des heures* incite Nieves à des réflexions d'ordre philosophique.

Quant aux chevaux, ils ont une place privilégiée. Dans les montagnes, au détour d'un virage, ils peuvent apparaître dans leur puissante beauté comme dans une œuvre picturale. Ils jouent aussi un rôle protecteur, mais sont sensibles et ont besoin de sentir qu'on leur veut du bien (*Les Mille ruses du renard volant*). Dans *Trèfle d'or*, l'étalon résiste à tout dressage violent, mais accepte que Leroy Moor, le jeune ouvrier noir, l'approche et le monte, comme s'il existait, entre eux, un lien secret d'amitié. Ce comportement est à l'origine de l'évolution du grand-père qui devient antiraciste. On retrouve dans *Les Voyages d'Ivo* le même lien secret et onirique entre Ian et sa femelle globicéphale qui déterminera son engagement écologique.

L'animal apaise la douleur de ceux qui souffrent : dans *Circé*, la martre arrête Samuel dans sa fuite en avant, toujours plus violente, son refus de toute aide salvatrice, «son lent processus de vitrification».

Dans une situation d'ultime désespoir, le secours vient de l'imaginaire. Pavlov meurt comme un preux chevalier des légendes médiévales, chevauchant sa licorne pour sauver sa dame de la «langue bleue» du canon «dragon» : «Licornes, douces licornes emmenez-moi dans votre pays... le souci de vaincre glissera de mes épaules comme une inutile défroque... Donnez-moi ma part de merveilles, j'en ai tellement soif». (*J'irai au pays des licornes*).

LE PLAISIR DE CONTER ET LE GOÛT DE LA LANGUE : UNE MARQUE DE FABRIQUE

Comme les artisans, tailleurs de pierre, charpentiers ou menuisiers, marquent ce qu'ils produisent, on peut dire que J.F. Chabas imprime dans ses récits une véritable «marque de fabrique».

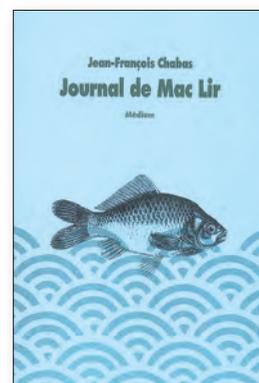
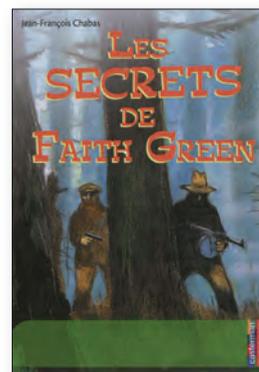
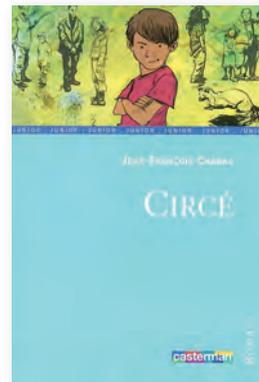
DES CHOIX NARRATIFS EFFICACES

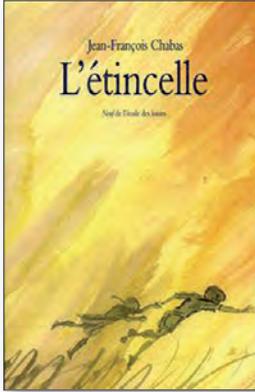
Les débuts de récit accrochent immédiatement le lecteur, souvent plongé, sans préambule, dans un dialogue où s'annonce l'enjeu de l'action. À lui de saisir rapidement les indices qui lui permettront d'interpréter qui sont les protagonistes, le contexte, et d'avoir envie de connaître la suite. L'énonciation, à la première personne, facilite l'identification.

Parfois, ce sont des récits emboîtés : un adulte raconte son parcours et comment il a surmonté les obstacles. Le témoignage tisse un lien entre les générations et inscrit l'enfant dans la longue durée : *Les Secrets de Faith Green*, *Trèfle d'or*, etc.

Pour parvenir à l'intimité du personnage dans son authenticité, J.F. Chabas a recours à la correspondance, non transmise, (*Aurélien Malte*, *Les Ivresses*) au journal intime (*Le Journal de Mac Lir*, *Je suis la fille du voleur*) aux prières : «La prière est l'expression ultime de la sincérité d'un être. Dans sa beauté ou ses imperfections, celui qui prie se dévoile.»

« Aux humains qui souffrent présentez des bêtes : souvent, elles les effraient moins que leurs frères et leur offriront un universel réconfort »
Circé





Ces récits privilégient l'action, les situations dramatiques en y insérant habilement les dialogues, limitant les descriptions à l'essentiel.

UNE LANGUE EXIGEANTE, PERCUTANTE, VARIANT LES REGISTRES ET LES TONS

La dédicace de *L'Étincelle* résume bien la vénération de J.F. Chabas pour la « belle langue » : « À Claudine Kobassian, déesse du subjonctif, maîtresse de l'adverbe, impératrice de l'orthographe, Merci ».

De nombreux personnages ont hérité du goût des mots et du beau langage de leurs parents, ainsi que de la capacité à s'en servir intelligemment : Rkia Ben Ali, la professeure agrégée de lettres classiques, l'a transmis à son fils Sofiane, (*Saia*). Pavlo sait raisonner et développe un sophisme sur les Ukrainiens, (*J'irai au pays des licornes*). Salomé passe instantanément d'un langage ordurier à un langage précieux comme si elle affirmait ainsi son irréductibilité à un seul univers, et donc sa liberté, (*Les Cinq bonheurs de la chauve-souris*).

J.F. Chabas affectionne les dénominations exactes et n'hésite pas à énumérer des listes d'animaux, de végétaux, exotiques : ainsi des arbres de la forêt de Kuatcha, « cengals, palans merbaus, jelutongs ». Il opte pour un lexique soutenu y compris dans des contes destinés à de jeunes enfants. Peut-on lui reprocher ce goût pour les termes rares – « une nuit hiémale » dans *Le Tsar* – qui lui ferait « confondre culture et snobisme » comme le dit Lou à sa sœur ?

LE LANGAGE COMME MARQUEUR IDENTITAIRE ?

Comme les dialogues sont majoritaires dans le récit, les personnages se définissent, en grande partie, par leur langage : la langue des cités des trois copains Tse, Jo et Daniel, dans *La Charme*, le langage ordurier des soldats, dans *La Guerre des plaines bleues*.

Certains récits, au ton humoristique, jouent habilement des registres : dans *L'Ange du Namib*, le narrateur est convaincu de sa supériorité de riche anglais et de son bon droit. Il affiche un total mépris pour les autres, alors qu'il provoque des catastrophes et estropie beaucoup de monde. Le style est adapté au milieu social du personnage, qui s'exprime avec préciosité, usant abondamment du subjonctif imparfait et plus-que-parfait et d'un vocabulaire soutenu.

Dans *Teri Hate Tua*, le discours du vieux marin, Bébert, est en adéquation avec le personnage : rythme de l'oral, jurons, chansons paillardes, etc. Et, paradoxalement, ce sont « les sauvages » qui s'expriment avec raffinement : « Nous allons quitter cette pièce pour discuter entre nous. Il eût fallu que nous le fissions plus tôt ». On découvre qu'un missionnaire leur a appris ce beau langage, qu'ils l'ont mangé, qu'ils en ont été malades, ce qui nécessite de réfléchir avant de réitérer avec Bébert.

La chute drolatique des *Sorcières de Skelleftestad* réside dans le discours de Johanna, punie par le Malin. Pour avoir souhaité un père intelligent, elle obtient un homme autoritaire et odieux qui entend régenter son foyer. Pour prix du retour à l'original, elle devient aussi bête que lui ! « On dirait que tout le monde, il s'aime. Dehors, les gens, ils crient des fois. C'est sûrement parce qu'ils sont contents. Papa, il pense ça, et moi aussi ».

DES IMAGES FORTES, INCARNÉES, VISCÉRALES.

Pour exprimer des sentiments, des émotions, l'essentiel d'un caractère, une opinion, J.F. Chabas n'analyse jamais. Il emploie des images d'une telle force, d'une telle densité, qu'elles atteignent à coup sûr le lecteur. « Une boutique Chanel à Chamonix, c'est comme du rouge à lèvres sur une vache » (*Je suis la fille du voleur*), écrit Dora révoltée par la société de consommation qui pervertit sa montagne. Ainsi, Aurélien Malte écrit-il à sa visiteuse : « C'est vous qui m'intimidez avec vos yeux qui me collent comme un gauche-droite dans le ventre ».

La quasi-totalité de ses comparaisons, de ses images, fait référence au corps, et plus particulièrement au système digestif. Dans *La Charme* : « J'ai ressenti du bizarre comme si j'avais avalé du plâtre et qu'il était resté collé dans ma bouche, ma gorge et que le reste s'était entassé dans mon bide. Un mélange de chagrin et de jalousie », ou « L'inquiétude pour quelqu'un qu'on aime comme une flammèche au gaz, bleue, qui brûlerait dans ton bide, style veilleuse de chauffe-eau ».

Samuel écoute Baptiste parler de sa foi et boit ses paroles « comme un boa le corps distendu par une gazelle, je m'efforçais de digérer ses idées » (*Circé*).

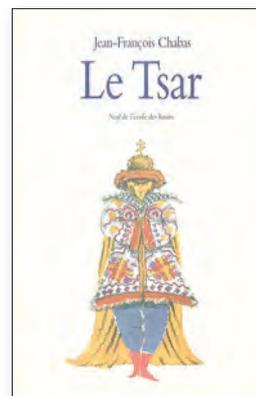
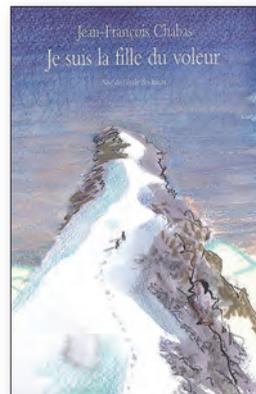
La douleur d'avoir perdu son frère est comparée à l'élancement d'une dent dans *Le Tsar*. « L'esprit des glaces avait frappé avec tant de violence qu'il s'était enfoncé dans mon ventre, comme un coin dans une bille de bois tendre ».

C'est dans le champ lexical de la pêche qu'il puise pour exprimer le coup de foudre du narrateur dans *Le Porteur de pierres* : « J'étais croché comme un hameçon triple » ou l'émotion trop forte de Waldo quand il comprend que sa fille est définitivement diminuée psychiquement, dans *Les Mille ruses du renard volant* : « Je me suis senti comme un poisson vidé, dont un index en crochet vient d'arracher la vessie nataoire ».

L'œuvre de J.F. Chabas est porteuse d'un message profondément humaniste où les personnages, malgré les contraintes, les souffrances, les humiliations, la déchéance, poursuivent leur combat pour leur liberté en refusant les cadres institutionnels. Dans un contexte social écrasant, la force leur vient de figures exceptionnelles, qui savent transmettre un message d'espoir ou de « sentinelles » attentives à leur sort. Ils sont engagés dans des luttes rebelles, contre toutes les formes d'injustice.

Dans les pires situations, le jeu et l'imaginaire viennent au secours des personnages. Vitalité, joie de l'enfance, on « s'engueule », on se combat, mais on se respecte, on s'aime ! Cependant, la lancinante question du Mal, sous toutes ses formes, et qui frappe injustement les plus faibles, ne cesse de les tarauder. Ils sont nombreux à s'interroger sur l'existence d'un dieu, qui abandonne ses créatures dans la souffrance.

Ils trouvent, dans la Nature et la Culture, ce qui peut donner sens à leur vie. Ces deux valeurs ne s'opposent pas, mais peuvent, au contraire, construire des êtres plus forts, des individus plus libres. ●



www

Retrouvez sur notre site
l'article de Sylvie Neeman :
« Chabas,
le conteur-ethnologue
des communautés humaines »,
publié dans le n°235,
juin 2007 de notre Revue :
<http://lajoieparleslivres.bnf.fr>